

## COMPTES RENDUS. — BESPRECHUNGEN.

ANTUN DOBRONIĆ: *Robinja Hanibala Lucića i muzičko-dramska pučka gluma u Pagu* (Vjesnik Etnografskog Muzeja u Zagrebu Knj. II sv. 3—4, pp. 40—90 et séparément).

L'historiographie littéraire croate s'est assez souvent occupée du premier drame croate à sujet laïque de même que de la personne de son auteur. La base des études y relatives a été jetée par Branko Vodnik<sup>1</sup> et tous ceux qui après lui se sont occupés de l'oeuvre de Lucić n'ont fait que continuer et élargir ses travaux. L'auteur des présentes lignes a procédé de même lorsqu'il a soumis les résultats de Vodnik à une révision en s'efforçant de les compléter de nouvelles données et de nouveaux points de vue.<sup>2</sup> L'étude de M. Dobronić que nous allons examiner met aussi largement à contribution les deux travaux mentionnés, mais elle relève d'un esprit tout différent.

Le public croate connaît avantageusement M. Dobronić comme compositeur et professeur au Conservatoire de Zagreb, mais — à ce que nous sachions — c'est la première fois qu'il s'aventure dans le domaine de la philologie. Il pouvait avoir deux motifs de faire cette tentative, d'abord la circonstance qu'il est né lui aussi à l'Ile de Lesina (1878), lieu d'origine de Lucić, puis le séjour qu'il a fait dans l'Ile de Pago où il a pris connaissance d'un drame populaire du même sujet que celui de Lucić. Contrairement à ce qu'on en enseignait jusqu'à présent, il prétend que ce n'est pas le drame de Lucić qui a servi de modèle au drame populaire, mais qu'au contraire c'est le drame de Pago qui était la source le Lucić. Bien qu'il ne méprise pas la méthode philologique de Vodnik et la mienne, il trouve qu'elle doit être complétée de la méthode génético-psychologique et pense que lui, artiste créateur, est mieux qualifié à le faire que nous autres qui ne sommes que des historiens de la littérature.

Vodnik connaissait déjà le drame populaire de Pago qui a été publié dans l'année 1846 de la *Zora Dalmatinska* et il a constaté que

<sup>1</sup> V. Rad *Jugoslovenske Akademije* 176 (1909), pp. 83—134.

<sup>2</sup> Bajza, *Podmaniczky-Magyar Benigna a horvát költészetben*. Budapest, 1935, 5—41, 65—77.

cette oeuvre n'est autre chose qu'une transcription abrégée et corrompue d'une scène du drame de Lucić. On savait en outre que le drame populaire est représenté chaque année dans l'île de Pago. Dobronić en publie le texte tel qu'on le récitait il y a 26 ans et décrit exactement la représentation en illustrant ses explications par des dessins. C'est la partie la plus précieuse de son étude. Il est dommage qu'il omette de comparer le texte de 1846 avec le sien, mais il constate que tous les deux comprennent 160 vers et que toute la différence entre les deux versions consiste en ce que le texte plus récent a été modernisé. Le drame de Pago et l'oeuvre de Lucić sont écrits également en vers de 12 syllabes à rimes doubles (6 || 6, 6 || 6; abab), les rimes du drame populaire sont assez incertaines, mais celles à la fin des vers sont en général conservées (6 || 6, 6 || 6; xaxa). Selon M. Dobronić sur les 160 vers du drame de Pago 79 sont identiques, mot par mot ou peu s'en faut, avec ceux de Lucić, et 13 autres vers s'accordent pour le sens avec 17 vers du poète de Lesina. L'édition de M. Dobronić indique aussi toutes ces concordances. Malheureusement il procède assez superficiellement dans ses rapprochements, de sorte que l'auteur de ces lignes, sans se donner la peine d'approfondir spécialement cette question, a constaté une foule d'autres concordances.<sup>3</sup>

M. Dobronić ne s'occupe pas de plus près du texte du drame populaire de Pago. Pourtant s'il avait remarqué que les rimes doubles sont presque sans exception identiques à celles de Lucić et que les rimes simples le sont aussi pour la plupart, tandis que les vers dépourvus de rimes ne peuvent être dépistés qu'exceptionnellement chez Lucić, il aurait été amené à constater que le drame populaire a été tiré de l'oeuvre de Lucić par quelqu'un qui n'était guère un habile versificateur. Dans le drame populaire Derenčin est le domestique du marchand, pourtant ne voilà-t-il pas soudainement appelé le neveu du ban (v. 44), une autre fois on le nomme Mathias (v. 154) exactement comme on appelle chez Lucić le domestique de Derenčin. Tout cela n'est guère de nature à donner de la force à la thèse de M. Dobronić. Le récit de l'histoire de la vie de Robinja que cette dernière fait au marchand dans le drame populaire (vv. 95—123) est rempli de contre-sens, étant bâclé de plusieurs passages de Lucić (vv. 5—6, 159—167, 245—68). Nous ne voulons pas nous étendre sur d'autres détails, ce qui vient d'être dit suffira pour prouver que l'examen critique des textes est défavorable à l'hypothèse de M. Dobronić.

Notre auteur explique la genèse du drame populaire comme suit.

<sup>3</sup> Les vers 19—24 du drame de Pago sont les mêmes que les vers 369, 370, 367, 368, 4, 303—4; P. 44—45, L. 13—14; P. 55—56, L. 127—8; P. 61—62, L. 127—8 (ces vers se répètent); P. 71—72 et 76—78, L. 147—8, 140; P. 73—75, L. 137—8; P. 83—84, L. 293—4; P. 99, L. 160; P. 104, L. 258—9; P. 107, L. 249; P. 126—7, L. 420, 418; P. 131, L. 194; P. 149, L. 202.

La défaite d'Udbina (1493) a bouleversé la population croate de cette contrée jusqu'au tréfonds de son âme. La poésie populaire a nécessairement dû réagir. La perspective historique indispensable à la poésie épique faisant défaut, l'événement ne pouvait donner naissance à une épopée populaire. Et comme cet événement demandait impérieusement son expression poétique adéquate, le peuple l'a revêtu d'une forme dramatique. Du reste le littoral dalmate est le pays du drame, tandis que le berceau de la poésie épique doit être cherché dans les contrées Est et Sud de la terre yougoslave. Ceci serait l'explication génético-psychologique. Que l'auteur nous pardonne si nous trouvons que c'est parler pour ne rien dire. Il est vrai qu'à la fin du moyen-âge et au commencement des temps modernes, chez les Serbes on ne trouve point de drame, et chez les Croates presque exclusivement sur le littoral de l'Adriatique. Mais ce drame croate est un écho du drame italien. La forme ancienne de la poésie épique croate, je veux parler de la *bugarštica*, florissait aussi sur le littoral et Vodnik ne manque pas de rendre compte des *bugarštica* relatives à Derenčin (des fragments). Même si l'on ne possédait pas de poèmes semblables, Lucić lui même fournit le témoignage qu'au temps où il a composé son drame (1515—1519) il y en avait. Voilà deux passages:

Čuo si pojući Derenčina bana  
Da vitez izući naših je bil strana. (479—480)

Vas svit Derenčina tvojega još dida,  
I hrabra, i smina u *pisneh* poviđa. (939—940)

Il est vrai que M. Dobronić essaie de donner du mot souligné, entre autres, l'explication qu'il se rapporte au drame de Pago, mais cette idée est dénuée de tout fondement. Dans son drame et ailleurs aussi Lucić désigne la chanson, le poème c o n s é q u e m m e n t par les mots *pisan*, *pisanca*, tandis que dans la dédicace adressée à Paladinić il donne à son drame le nom *razgovor*. Je ne veux même pas m'étendre sur le fait que M. Banašević, mentionné aussi par M. Dobronić (p. 73), place le berceau de la poésie populaire épique serbe également dans la Dalmatie. Il serait absolument incompréhensible que le drame populaire, né sous l'influence directe de la défaite d'Udbina, fasse du héros de l'événement tragique, du ban de la Croatie Mirko Derenčin, le domestique d'un marchand. Mais le drame populaire ne respire nullement l'atmosphère héroïque de cette journée sanglante. Mû par la pitié chrétienne, un marchand rachète de ses deniers une jeune fille captive du Turc, voilà tout le sujet du drame.

M. Dobronić tire un autre argument du fait que le drame populaire est une oeuvre primitive tandis que celle de Lucić témoigne d'un art plus avancé; il aurait donc été, selon lui, absurde de faire d'un ouvrage plus parfait un autre plus primitif. Je crois que le lecteur

me fera grâce de la réfutation de cet „argument”. Encore un autre argument serait fourni par le fait que chez le peuple mélodie et paroles naissent ensemble et qu'il est par conséquent inadmissible de supposer que le peuple ait fait une mélodie après coup sur un remaniement du texte de Lucić. Je ne suis pas versé en folklore musical, je n'ai donc pas d'avis à donner sur cette question de principe, mais je lis chez M. Dobronić même que chaque vers du drame est chanté sur une mélodie toujours la même et que cette mélodie accuse des caractères liturgiques. C'est également M. Dobronić qui rapporte que selon une tradition de Pago, le drame y est venu d'Obrovac, contenu dans un imprimé glagolitique. Mélodie liturgique, imprimé glagolitique... n'est-ce pas un prêtre qui aura fabriqué, ce drame populaire? L'oeuvre de Lucić a été imprimé deux fois (1556, 1638), il n'était donc nullement inaccessible. Le fait que dans le texte populaire l'amour est relégué au second plan semble aussi indiquer un auteur prêtre. Naturellement le remaniement doit dater de bien après la défaite d'Udbina, à une époque où le nom de Derenčin ne disait plus rien au remanieur.

Notre auteur expose, d'après Fancev et Novak, la grande floraison de la poésie dramatique à Lesina. Mais je me demande pourquoi dans ces circonstances-là Lucić a dû chercher à Pago le sujet d'un drame destiné à glorifier Raguse, alors qu'il a pu le trouver tout fait dans le poème du Ragusain Džore Držić, dont il s'est du reste approprié 20 vers. Držić est mort en 1501, pourquoi ne peut-on donc démontrer aucune connexion entre son poème et le drame populaire de Pago? Voilà qui serait difficile à comprendre si l'histoire de la captive et la défaite d'Udbina étaient en rapport et que ce rapport ne serait pas seulement une invention de Lucić. Le poème de Držić a été la source de Lucić, ceci est acquis, tandis que l'hypothèse selon laquelle Lucić se serait inspiré du drame de Pago ne'st qu'une suggestion peu heureuse de M. Dobronić.

Restons-en à la thèse de Vodnik: le drame de Pago est un remaniement populaire de l'oeuvre de Lucić. Ce qui lui confère de l'importance, c'est que le peuple de Pago a adopté et a conservé jusqu'à nos jours le drame de Lesina du moins sous cette forme, et c'est une preuve de plus du talent poétique de Lucić.

*Joseph Bajza.*

ANDRÉ HORVATH: Νεοελληνικὲς μελέτες στὴν Οὐγγαρία ("Les études néohelléniques en Hongrie"). Tirage à part de la revue *Νέα Ἐστία*, 1. mai 1937, 12 p.

M. André Horváth, privat-docent de l'Université de Budapest, qui vient de consacrer un ouvrage très fouillé à la vie et l'oeuvre de Georges Zaviras, philologue grec établi en Hongrie au XVIII<sup>e</sup> siècle (*Zaviras György élete és munkái*. Budapest, 1937. Magyar-görög Ta-

nulmányok, 3.), a fait paraître dans une des meilleures revues grecques contemporaines le texte de sa conférence faite à Athènes, en avril 1937, sur les travaux des néohellénistes hongrois. C'est une synthèse objective et approfondie de cette branche de la philologie hongroise, qui donne une idée complète non seulement de l'état actuel, mais aussi de l'évolution historique des études néogrecques en Hongrie. L'auteur ne se contente pas de faire voir les mérites incontestables des hellénistes de notre pays (Guillaume Pecz, Jules Moravcsik, Désiré Vértesy, etc.), mais pour mieux adapter ses vues et ses appréciations au goût et à la tournure d'esprit de son public athénien, il met en valeur cette sympathie intellectuelle dont les philologues hongrois ont donné tant de témoignages à l'égard de la vie et de la civilisation néohelléniques. Il a raison d'insister sur le fait que ces savants, d'accord avec les Grecs eux-mêmes, n'ont pas tardé à reconnaître la langue vivante d'aujourd'hui pour la seule expression adéquate de la pensée néogrecque.

L'auteur souligne à juste titre l'importance de l'activité de Georges Zaviras et des autres érudits grecs établis en Hongrie, qui, par leurs travaux et par leur érudition acquise dans les écoles de Hongrie, ont contribué à resserrer les liens intellectuels entre ce pays et leur nation.

*Ladislav Gáldi.*

C. A. MACARTNEY: *Hungary*. With a Foreword by H. A. L. FISHER, P. C. D. C. L. „The Modern World”, London, Ernest Benn Limited. 1934, 8vo, 376 p.

“The history of the Magyars is truly a romance, and a most gallant one. Strangers in a strange land, *a small people surrounded by vast nations*, an outpost precariously stationed on Europe's most exposed bastion, condemned to ceaseless struggle against assault from every side, *they have resisted, survived, and even grown strong where any nation less virile and less proudly conscious of its historic mission must have perished off the face of the earth*. Thus, if today they are passing through a dark period of their fortunes, *they are right in refusing to despair. They have faced ill-fortune before, and overcome it. They will do so again.*”

This is the conviction that runs through the chapters of a very able — nay, brilliant — book on Hungary the author of which has here expressed his opinion as a man. At times he unconsciously allows his historical training to suppress the subjective feelings which are however too strong to be really silenced.

The eminent scholar and politician who wrote the Foreword himself alludes to this fact: “Mr. Macartney's clear, judicious and well-informed volume should help materially to instruct and clarify British public opinion upon a problem which gives concern to every

Foreign Office in Europe, and all the more by reason of the author's manifest sympathy with *this stalwart Asiatic people who have remained so true to type for a thousand years and have played so valiant a part in the defence of Europe against the Moslem peril. The Magyars are indeed Asiatics, but ... at the very threshold of their history were brought into the fold of the Latin Church. Accordingly they have never since the days of King Stephen been regarded as aliens in Europe. No Hitler has demanded their expulsion on the plea that they do not belong to the Aryan race. Not even the Basque is more secure of his place in Europe.*"

What a pity that the eminent *savant* who wrote the Foreword should have believed that "the bitter cry of the minor nationalities of the Hungarian kingdom" which was "made audible in Europe and awoke in Chicago ... an answering echo", was founded upon grievances of so terrible a nature as to warrant and justify the dismemberment of a country which for a thousand years and more had stood with firm determination as an outpost of Christian culture and Western civilisation and braved the shocks of barbarism and misapprehension with a courage born of a sincere conviction of its historical mission!!

We are not concerned with the rights and wrongs of a question which will never be solved by anger or illusion; but the fact must be put on record that the "nationality" slogan was the invention of Vienna voiced at a time when Austria feared a united Hungary and believed in the policy of dividing Hungary against herself. As we shall see, the first opportunity Hungary enjoyed after 1526 of showing the genuine mentality of her leading race found the Magyars exercising a political generosity perhaps unparalleled in European history.

Wherever we turn in this most readable book, we find the same conflict between the feelings of the man and the convictions of a historian trained in a school of history which in certain questions is inclined to be short-sighted. Whichever phase of Hungarian history we take, we see a love for Hungary and the Magyar people struggling to admit the greatness of that race despite the many faults and shortcomings attributed by that certain school of history to the post-Stephen policy of the Magyar "nation".

In the short historical survey with which the book opens Mr. Macartney shows the importance of Hungary's geographical position, Hungary being, "not only a vital centre lying near the heart of Europe", but also "a meeting-place of Europe and Asia; a bulwark of the West against the East, a spear-head thrust by the East into the heart of the West". He tells us that "the Magyars are still what their fathers were before them; a gallant, romantic, and truculent oligarchy, a nation of conquerors, by their virtues and their weaknesses alike a problem to Europe". We hear that "for a thousand years the boundaries of the political State of Hungary coincided almost exactly with the natural

limits of the Middle Danube Basin"; that "the problems of Hungary even today are very largely the problems of the whole basin"; and that "*the extraordinary interest of the Magyar people lies in their unique success in creating and maintaining a synthesis between centre and periphery*". The Magyars brought with them many great qualities which helped them in their work of building a State where there had never been any lasting political organisation before their arrival. "Amenable to civilizing influences" and possessing "a culture which was outlandish and Asiatic, but not inferior to that of the general run of the peoples of Eastern Europe", they instinctively founded a political system which enabled them to hold the balance between East and West during nearly seven critical centuries of their history — from the days of the Mongol invasion until the unprovoked catastrophe of 1920. "The Magyar is politically conservative, and does not lightly change his institutions"; and the State the Magyar conquerors succeeded in establishing in Hungary "was a national State in a sense in which hardly any other European State was national, because *it was based upon the free and equal community of the Magyar nation.*"

We cannot help wondering what makes Mr. Macartney believe that when the Magyars came to Hungary "the present Czechs and Slovaks" were "indifferentiable".

Mr. Macartney quotes from King Stephen's "political testament to his son": "guests and immigrants are so useful that they may worthily be assigned the sixth place in the king's hierarchy. ... A kingdom of one tongue and one habit is feeble and fragile. Therefore, my son, I bid thee nurture them (the guests and immigrants) with a good will and maintain them honourably, that they may live with thee more gladly than they dwell elsewhere." This advice was faithfully observed by the Hungarian nation: and the gentry or lesser nobility, which was originally a closed caste, "constantly received fresh recruits". "Not only individuals, but whole villages were not infrequently ennobled for prowess in war, or some other cause. Many immigrants, such as the Cumans in the thirteenth century, were admitted as a body as nobles, as were many of the Slavs and Roumanians along the northern and eastern frontiers." It should not be forgotten that "the Magyars claimed their territories by right of conquest, not because they were inhabited by Magyars; and there was no reason for them to insist that every member of their political nation should be Magyar by birth or speech. In fact, from St. Stephen's day onward, they admitted large numbers of non-Magyars to the membership of their nation and enjoyment of its privileges... It seems certain that the privileged class which constituted the Hungarian "nation" was, up to the sixteenth century, overwhelmingly Magyar, and Hungarian policy remained to a peculiar degree national." The Magyarisation of a large proportion of the non-privileged classes "was not due to any conscious

attempt to assimilate the non-Magyars of Hungary". Hungary resisted all attempts at absolutism; and "came far nearer to representative government, of a sort, than almost any other European country of the day" (fifteenth century).

"In 1526 the long duel between the Habsburgs and the Magyar nation — for in spite of many fair words on both sides, and long periods of genuine co-operation, *a duel it has always been* — commenced in earnest". Hungary was then divided into three units; and the most important of the three for Hungary was Transylvania, the principality now incorporated in Greater Rumania which "kept alive the Hungarian spirit, Hungarian culture, and to some extent the Hungarian political tradition... Its population was largely non-Magyar, for it contained a considerable and increasing population of Vlachs or Roumanians, who at one time, for brief moment, seized the power, although ordinarily they were serfs without political rights. Both the Saxons and the Székely, however, regulated their own internal affairs, their representatives meeting with those of the Magyars to discuss matters of common interest." These were the "three nations of Transylvania", which in those days knew nothing of a Rumanian nationality, though the number of the Rumanian immigrants fleeing from the tyranny of their hospodars or from the terrors and horrors of Turkish invasion was continually increasing. But "the predominant partners" (of this alliance of the "three nations") "were the Magyars, particularly in those periods when the frontier of Transylvania extended far down into the plain. The rulers and most, at least, of the politically active population, were Magyar; the culture (which was often brilliant) was Magyar; the institutions kept alive the traditions of Magyar national independence, and the policy was a Magyar national policy."

At the end of the seventeenth century, when "Hungary was dis-united, ravaged, and depopulated" and "the Habsburgs were at the zenith of their power", the opportunity at hand to create a strong Hungary and definitively reconcile Crown and Nation was lost: from that period onward — and in reality right down to 1867 — the relations between Crown and Nation and therefore between Austria and Hungary were strained: "and during the latter seventeenth and the eighteenth centuries *the Habsburgs carried through a series of measures which profoundly altered the structure of Hungary, and sowed the seeds of the problems which were to lead to the Treaty of Trianon in 1920.*"

The Habsburgs "re-colonised" the regions depopulated by the ravages of the Turkish occupation; the country was inundated with non-Magyar immigrants. This deliberate policy of "de-nationalisation" — almost as ruthless as that pursued by the Succession States today — weakened Hungary but did not strengthen Austria. Germans, Serbs,



Rumanians and others were settled in districts calculated to serve to outflank any Magyar expansion; and the advance of culture was sacrificed to a blindfold centralism which ultimately made Trianon almost inevitable. Vienna did her best also to prevent Hungary becoming prosperous or even well-to-do; she was relegated to the status of a hereditary province. The Germanising efforts of Joseph II., "the most dictatorial as he was the most brilliant of all the Habsburgs", only served to strengthen the national resistance of the Hungarians; and on his death-bed Joseph was compelled to revoke the greater part of his reforms. The Hungarians possess a grit and persistence not found in any other country in Continental Europe; and it was this grit and persistence, combined with a political maturity still strikingly in evidence in Hungary, that withstood the attempts at absorption by force and by stratagem or graciousness which Vienna had recourse to for the purpose of undermining the strength of the proud and uncompromising people which had always fought so strenuously to maintain its liberties. This over-subtle policy of Vienna drove the Magyars to resort to means which they would of themselves never have employed, — the endeavour to Magyarise the non-Magyar minorities. As Mr. Macartney rightly observes, "the motive behind this was purely political and was at first directed solely against Vienna. *Its first aim was the defence of the ancient Hungarian State against foreign domination, which had so largely taken the form of the spread of German language, culture, and ideas. Only by strengthening their own national feeling could the Magyars hope to save themselves from ultimate absorption. If the national minorities could be Magyarized, they could become potent allies in the struggle against Germanization; whereas if they retained their own identities, it was at least possible that they would combine with the Crown against the Magyars.*" As a consequence, we are told, "the whole history of Hungary from 1840 to 1918 consists essentially of a triangular contest between" the Nation, the Crown and the nationalities.

It should not be forgotten that Magyar was not made the official language of Hungary until 1839. The struggle then began which found Louis Kossuth advocating uncompromising nationalism and Count Stephen Széchenyi striving to inculcate the idea of moderation. And it should never be forgotten that when, in 1848, Vienna gave the Hungarians a free hand, "the franchise was extended, and placed on a very broad basis; the exemption of the nobles from taxation was abolished, together with the patrimonial courts, all *corvées* and other vestiges of serfdom, and the *jus aviticum*. The tithe was abolished and religious freedom guaranteed."

The Crown once more appealed to the non-Magyar nationalities; and there ensued the great struggle — developing in Transylvania into "a horrible racial war" — in which a section of the nationalities

highly valuable both intellectually and morally fought on the side of the Hungarians, — the martyrs of Arad indeed including more non-Magyars than Magyars. Hungary triumphed over Austria and the section of the non-Magyar nationalities which had been misled by the Vienna Government, but she was driven to capitulate by the intervention of Czarist Russia.

The complete agreement between the Magyars and the non-Magyar nationalities had been frustrated; but Vienna had no reason to boast of having won a fight in which only absolutism had gained a momentary success.

When in 1867 Hungary and Austria finally came to an agreement (under the political instrument known in history as the "Compromise" or "Ausgleich"), the Hungarians had shown qualities of forbearance and forgiveness almost without a parallel in history. And — as Mr. Macartney tells us — "it may be noted that *one point upon which the Magyars had insisted was that Francis Joseph should grant a constitution to his Austrian dominions*". "The authors of the Compromise, on the Hungarian side, were moderate and even conservative men... They... made terms which, at the time of their conclusion, on the morrow of Königgrätz, were undoubtedly moderate."

It was an open secret that "the heir apparent, the Archduke Francis Ferdinand, ... detested the Magyars, and it was rumoured that he intended to postpone his coronation and use the interval before taking the oath to reorganize the Monarchy on a new system which would diminish the rights of the Magyars in favour of the Slavs. And the prospect of a renewed alliance between the Crown and the nationalities was alarming indeed for the Magyars."

The nationality policy of post-Compromise Hungary was based upon Act XLIV of 1868, of which Mr. Macartney says that "as a model for the treatment of national minorities within a national State, this law could hardly be surpassed. *The present Minorities Treaties guaranteed by the Council of the League follow its provisions closely, but are, on the whole, far less liberal.*" One of the complaints made against this Act is that it does not distinguish "between the total population of the country and the dominant nationality within it". That is however the fault — if a fault — of the Magyar language; and we cannot help thinking of Defoe's "True-Born Englishman". Another point made against the Act is that it "remained very largely a dead letter". But "the avowed aim was to bring the State *as near as possible to the ideal of a unitary national State*". Mr. Macartney makes it quite clear that, if the law remained very largely a dead letter, its failure was due to an *ab ovo* determination on the part of the recalcitrant members of the national minorities not to become members of a national Hungarian State.

That there is something wrong with the suffrage conditions in

Hungary, is known to every schoolboy in that country; but it is quite impossible for Western scholars with no prolonged personal experience of circumstances to form a judgment respecting the hiatuses. It should not be forgotten that Hungary's central position is a danger as well as an advantage. The only firm breakwater able to defy the onset of the waves of pan-Slavism and pan-Germanism and pan-Latinism too (the latter a force usually left entirely out of account when speaking of the conflicting currents in Europe), Hungary has always had to face perils of absorption not known to any other country in Europe; and her population comprises so many volatile elements that the delay in realising universal suffrage with secret ballot everywhere is not due solely — as people farther West would suggest — to a lack of liberalism.

Mr. Macartney deals very briefly with the Great War and its consequences: but he naturally could not fail to speak in the highest terms of Count Stephen Tisza, a typical Hungarian, who when finally persuaded against his will to consent to the war against Servia, stipulated "that the Monarchy made no territorial conquests, a condition on which he insisted in the main throughout the war".

It should not be forgotten that the Hungarians were the first to stop unnecessary bloodshed in 1918: and there can be no doubt that the Armistice concluded on November 1st. between General Diaz and the Austro-Hungarian Delegates should have been respected by the Entente and made the basis of the peace conditions with Austria and Hungary. There is something very sophisticated about the argument that "Diaz... commanded only in Italy", whereas "in the south was the French *General Franchet d'Esperey*, Commander of the *Armée d'Orient*, who on 6th. November advanced to Belgrade and *was preparing, according to his own account, to march on Germany through Hungary*". That the Entente should have repudiated the Armistice concluded with General Diaz was bad enough; but still worse were the mistakes made by Count Michael Károlyi, the new Premier of Hungary, who after permitting the Hungarian armies returning from the various fronts to be disbanded, allowed himself to be kept waiting for hours in an ante-room by General Franchet d'Esperey. I very much doubt whether General Franchet d'Esperey would have made much progress on his way through Hungary to Germany if the Hungarian divisions had been left intact; it is much more probable that the French General would have found it more convenient to betake himself to Greece. But the worst mistake of all — a mistake of a character almost defying definition — was that made by Colonel Vyx, the French officer in command in Budapest in March, 1919. Though warned of the danger threatening from Russia, — though given full details of the preparations going on behind the scenes —, he deliberately shut his eyes to the truth and allowed the communists to take possession of Hungary.

Mr. Macartney has very little to say about the so-called "Peace Negotiations". But what he does tell us is highly significant. "The small powers of Central and Eastern Europe were left almost to their own devices. *Only France, among the larger Powers, played an active role, and that was obscure and tortuous.* The Allies were not, technically speaking, bound to apply the "Fourteen Points" to Hungary; indeed, Wilson had specifically informed the last Austro-Hungarian Foreign Ministry that the Czecho-Slovaks and Yugoslavs must themselves "*be the judge of what action on the part of the Austro-Hungarian Government will satisfy their aspirations*". There was, however, a clear moral obligation to apply the principle of self-determination; and *as regards Hungary, there were no entangling pledges, since the secret Treaty with Roumania, which had promised her an outrageous slice of Eastern Hungary, had been invalidated by her conclusion of a separate peace with the Central Powers.* It required, under the circumstances, no great gift of prophecy to foretell *a lively scromble for territory at Hungary's expense.*"

Our author is not very well informed concerning the circumstances connected with the formation of the Czecho-Slovak Republic. Yet his sympathy with the Hungarians makes him feel that we do not know the real truth. He tells us that "on 31st. October the new Hungarian Government telegraphed its good wishes to the Slovak National Council". After prolonged negotiations between Budapest and Prague in the course of which Colonel Vyx "held that the Czechoslovak occupation (of Slovakia) was contrary to the armistice terms", the conditions proposed by Budapest were rejected by the Czechs, who "were unwilling to risk a plebiscite under these conditions".

Speaking of the Congress convened to meet in Újvidék on 25th. November, 1918, our author tells us that "the system of representation adopted seems to have been scarcely proportional", no less than 55.34<sup>0</sup>/<sub>10</sub> of the local population having, according to the official statistics, consisted of Magyars and Germans, whereas there were only 6 Germans and 1 Magyar invited to be present at the Congress.

After the Rumanians had declared war again, the Rumanian troops occupied Transylvania; and on December 1st., at Alba Julia (Gyulafehérvár) "a meeting of Transylvanian Roumanians declared for the union of Transylvania with Roumania, subject to safeguards for themselves and for the minorities".

It would be interesting to have private interviews with those non-Magyar politicians who at the time voted "of their own free will" for union with Bohemia, Serbia and Rumania respectively and have been disappointed in their hopes.

The Communist nightmare was soon over; the Soviet owed its overthrow, not to the advance of the Rumanian troops or to orders from Paris, but to the opposition of the Hungarian peasantry and

smallholders and to the disappointment of the working classes, who were the first to discover the fraud. The Rumanians remained a few months in Budapest, which they "had been looting... with great thoroughness": and Hungary once more became her own mistress.

"There followed a reaction" — we are told — "in the most exact sense of the term. The word is usually associated with excesses, which were not lacking... But the violence was only an incidental accompaniment of the really important thing that was being accomplished, which was the restoration of the old political and social regime in its entirety, so far as this could be accomplished. It is the completeness, and the purposeful character of the restoration which may earn for it the name of "reaction" in its truest sense, and which distinguish the post-war history of Hungary so clearly from that of almost all other countries." Mr. Macartney then gives a brief survey of events in Hungary between 1920 and 1932, when General Gömbös became Premier in succession to Count Stephen Bethlen. He shows that Gömbös's accession to office brought about no essential change in the policy of the "nation" which is coeval with Hungarian history.

He then passes on to describe "in greater detail the various factors which compose Hungarian Society today. The description will afford an opportunity for showing more fully *what are the problems which confront Hungary today, and what the efforts which she is making to face them.*"

Our author deals in succession with the Constitution, the Church, the Gentry, the Traders, the Peasants, the Workmen, the National Minorities and the Crown.

It would of course be impossible in the space available to deal exhaustively with all these sections of the book. I would therefore take two of these factors and attempt to analyse what Mr. Macartney has to tell us about them.

Perhaps the best sections for the purpose — because their subjects are more easily accessible to an outsider — are those dealing with the Gentry and the Peasants.

*"To the reader of romances, and even to the ordinary tourist, especially if he or she travels with good recommendations, the magnate, with his country mansion, his polished manners, his reminiscences of Vienna and Ascot, his charming wife who, like himself, speaks excellent English, and is in all probability his third or fourth cousin through at least one common ancestor, is the typical Hungarian. Not so to the born Hungarian, who envies the magnate and pays him every form of respect, but in a corner of his heart despises him for his foreign ways, and is well aware that the magnates are only the façade of the "nation", while the solid fabric is composed of the lesser nobles, the old *servientes regis*, known today in popular parlance as the "gentry."*

Although Mr. Macartney's description of the feelings of the

gentry for the magnates breathes the atmosphere of Jókai's world, he is perfectly right in saying that the lesser nobles are the "solid fabric" of the Hungarian "nation". There is much truth also in what he says when he tells us that "the position of the magnates is the offspring of a flirtation with Western feudalism; but Hungary's ancient constitution was made by and for the spiritual ancestors of the gentry, and in preserving it they have in fact been defending, not their own interests alone, but the work of Arpád and St. Stephen also".

We are informed of the historical importance of the County, the bulwark of Hungarian constitutional liberties; and the County owed its power to the support of the gentry, who defended Hungary against the Germanising and centralising efforts of Vienna. Here our author, under the influence of the historical school in which he was trained, misinterprets the role played by the gentry in their struggle against absorption. "The narrowness of the range of interests which they defended even qualifies very seriously the gentry's claim to rank as the defenders of the nation... Had the ruling class shown itself more generous, the measures taken by the Crown in the period of semi-absolutism could hardly have proved so dangerous to Hungarian national unity... Under a broader and more liberal interpretation of the national cause, the bulk of the new elements would probably have been fully assimilated before the rise of modern nationalism." The action of the Hungarian gentry in that critical period of their history cannot be judged by absolute standards; full allowance must be made for the pressure of circumstances; and it must not be forgotten that, had one method failed, the Vienna Court would have found another more suitable for the purpose of disuniting the inhabitants of Hungary.

Mr. Macartney praises the sincere patriotism of the Hungarian gentry: "no sacrifice is too great for any member of the ancient gentry class in the service of his country. The great weakness lies" — he adds — "in *the absence of a true social conscience*". In support of his thesis that "the Hungarian "nation" was so long confined to a small minority of the population that it is difficult for its servants to understand that this is no longer the case", Mr. Macartney quotes Count Joseph Mailáth ("*La Hongrie rurale, sociale et politique*"): — "many of the old gentry, instead of increasing their numbers by combining with the "small men" who engage in other occupations and are of a practical turn of mind, esteem them but little and do not care to consort with them... For them the aim of education is not to teach them anything, but to allow them to live easily, to display a greater luxury, and to await, if need be, some high post." These words are taken from a book published in 1909 which has little or nothing in it relevant to present-day Hungarian conditions.

Mr. Macartney strays very far afield when he says that "it was

they, too, (the gentry) who led the campaign against the nationalities in Hungary". From personal experience I can say that the result of this "campaign against the nationalities" was to place almost more non-Magyars than Magyars in high and responsible positions in Hungary. When I came to Hungary forty years ago quite a remarkable proportion of the men in power had non-Magyar names or were non-Magyars by origin; even today the proportion of non-Magyar names among the members of the political, administrative and educational professions is strikingly large. To give only one instance, among my own colleagues there are 11 of German, 10 of Slav and 17 of Magyar race.

When dealing with the Hungarian peasants, Mr. Macartney is on firmer ground. "The Hungarian peasant and agricultural labourer is the complement of the Hungarian magnate and country gentleman... If the landowners form the type and quintessence of the Hungarian "nation", the peasants represent the indispensable substratum without which the "nation" could not exist." And we might add that if the gentry is the solid fabric of the Hungarian "nation", the peasants are the foundations upon which that fabric rests. Though it is hardly correct to say that Hungary has almost always been ruled "against the peasants — never with admission of their equality" —, a circumstance which should remind us that the English peasantry that revolted in the days of Richard II. has been simply eliminated, — it is certainly true that the Hungarian peasant "still remains obstinately true to his native influence". We may doubt whether "the life of such an isolated village is a very narrow one" today; and nowadays even the *tanya* (homestead) is connected with the outside world at least by a wireless apparatus and in many cases also by a son or a daughter studying in the Faculty of Arts of the Budapest University or in the College of Music.

I am compelled also to doubt whether the Hungarian peasant is "less thrifty, and also less hard-working, than the German, French, or Slav". Historically, we are told, "misery has long been his lot, and contributions his portion". And I doubt whether the circumstances of Dózsa's insurrection and overthrow were more revolting than those accompanying the English peasants' rebellion of 1381. It is true, of course, that the peasants in Hungary remained longer subject to feudal disabilities than the serfs of Western Europe: but it must be remembered that the moment the Magyars obtained a free hand again, "in 1848 the whole system of previous centuries was swept away at one blow. The political and legal distinctions between different classes of Hungarians vanished altogether; the family entail of noble property was abolished; all alike became subject to taxation; the serf's dues and obligations, including the tithe, were wiped out, and he became owner of his land in full title. *The liberation was not optional, but*

*compulsory; the compensation to the former owner was paid, not by the peasant but by the State, and even, by a provision rare in history, the legislation was made retroactive, and peasants who had paid their landlords sums for their liberation between 1840 and 1848 received those sums reimbursed."*

"Moreover", — we are told — "these reforms were not only generous, but enduring, being so embedded in the other legislation of 1848 as to form an inseparable whole with it, and as other parts of that legislation constituted Hungary's charter of liberties against Austria, *the social reforms could never be repealed without invalidating the whole structure.*"

Emigration was of course a biting problem; and no doubt it was due largely to a mistaken policy.\* But there were other reasons too: economic depression and — last not least — dreams of eldorados beyond the Atlantic. In the late nineties of last century and the opening years of the present century I had many opportunities to talk with former emigrants from Slovakia and the Lowlands who had returned disappointed and disillusioned to their old homes; they had found the labour conditions overseas no better than in Europe. The strange thing is that they did return after all; that does not point to their having been driven abroad by "Slavery Acts" or similar retrograde legislation.

Another point to remember is that the burdensome legislation weighed quite as heavily — if not even more heavily — on the Magyar peasants than on their non-Magyar fellows; just as the suffrage legislation proved far more injurious to the interests of the Magyar lower classes than they did to the peasants and industrial workers of other races.

When the Land Reform action came, the peasant was given his full share of the benefits. "A point to which Hungarian writers refer with pride is that the full price was paid to all recipients of compensation, whereas in the neighbouring countries, where the agrarian reform was carried out in part with the political object of weakening the position of the Magyar landowners, the compensation received by the latter was far below the real value of the land." Mr. Macartney has a very high opinion of the new "agrarian reform", the elasticity of which distinguishes it sharply from most measures of the kind. "In its combination of national and personal considerations, in its subordination of economic to moral factors, in the subtle connections which it imposes between the ownership of land and the support of patriotic and social ideas, *it is probably unique.*" But the Reform —

---

\* The Direction of the Arch. Eur. C.-Or. reserves the right to examine this question more closely.



according to Mr. Macartney, and here we agree with him — "has obviously not yet solved the peasant problem in Hungary". Every new scheme is liable to have weak points; and the Hungarian Government could not profit much by the examples of its neighbours. We must not forget of course that the book was written before the recent improvement in the situation of the agrarian classes; it would today be very wrong to write that "the agricultural labourer can hardly hope to lead much more than an animal existence".

We are told that "the social insurance system has been greatly improved"; that "the housing situation was greatly improved under the Agrarian Reform Act"; that "the agricultural poor are probably better and more spaciouly housed in Hungary than in England (except where the new Council houses are available) and much better than in most parts of Ireland".

Mr. Macartney's statement that "it would be unfair to ignore the progress which these measures represent, but foolish also to assert that they touch more than the fringe of the problem", would be endorsed by most Hungarian politicians, who are perfectly well aware that so far only a beginning has been made and that the hardest tasks have still to be faced.

I doubt whether the industrial workers are "the least regarded of all social classes in Hungary". I must confess that my own personal experience does not point that way; I have seen very cordial relations between masters and employed — almost as cordial as those existing in many parts of the country between landowner and agricultural labourer. With the political role of the industrial workers we are not concerned; but we are surprised to read that "Budapest, where the municipality can afford statues to foreign journalists, . . . leaves whole colonies of human beings to huddle in cellars, kilns, and holes in the ground". If this is true, it is not Hungary that is to blame, but the men who made the peace treaties without thinking of the consequences involved to millions of their fellow-beings. Nor could I endorse the statement — made evidently in good faith — that "the habit of regarding the workers as an inferior brand of humanity" is still very widespread.

We are told (p. 282) that Hungary's nationalities legislation "entitle (that legislation) to rank among the most liberal in Europe".

"The Magyar race is still a small and isolated fragment, surrounded by nations alien and naturally hostile to it, and far more numerous. It cannot even be called absolutely safe, even within its present narrow limits." The Magyars "are as fully justified as France, Italy, or Germany in making their State a national one, in which the whole nature of the State, the whole system of education, administration, and justice are essentially Magyar . . . It is generally admitted by the minorities that in such questions as allocation of contracts,

land distribution, etc. *no discrimination is shown against them by the authorities.*"

Dealing with the question of treaty revision, Mr. Macartney tells us that "there is no truth in the suggestion so often made that the demand for revision is confined to a few aristocrats and big land-owners". The Peace Settlement of 1919—20 "was nominally concluded, not on any basis of spoliation or of *vae victis*, but of international justice". But "the atmosphere which prevailed in Paris in 1919 and 1920 was hardly favourable to strict equity. It is an old maxim that no man should be judge in his own cause, and *the Allied statesmen were both plaintiffs and judges... They consulted the advocates of one party, and one party only...* It is hardly likely that in a different atmosphere *the Czechs would have been able to obtain under the Treaty nearly twice as many ex-Hungarian subjects as they had themselves asked for in their first statement of claims...* And if it is certain that the British and American delegates struggled bravely and sincerely against the influences of war psychology and suggestion,... it is hardly contestable that *one of the Powers which sat in the seat of judgment was not interested in applying the principles of justice at all. France...* had already decided on her policy of making allies of at least two of Hungary's neighbours, and *was intent throughout, not on getting a just settlement, but on strengthening her friends.*"

I must protest energetically against the suggestion (p. 316) that Hungary "proceeded to indulge in an experiment in Bolshevism". I have already pointed out why Bolshevism was able to make headway in Hungary; the responsibility for that tragic interlude rests solely and exclusively with those whose representative simply handed the keys to Béla Kun and his associates and who had already foreshadowed the impossible conditions of peace which were to be foisted on Hungary.

We are told that the principle of national self-determination "was applied only in connection with the defeated Powers, and is not recognized by any State today as a valid cause for altering frontiers in time of peace".

The environment of the peace treaties was thus very unfavourable to Hungary; and we are rather tired of hearing that the Magyar — who apparently suffered from some idiosyncrasy "that all higher culture in Hungary must be Magyar" — suppressed non-Magyar culture. My personal experience of non-Magyar regions of pre-War Hungary was that the non-Magyar nationalities had all preserved, not only their languages (and it was a peculiar disappointment to me, after having mastered the Magyar language, to find my new treasure of no use whatever in the greater part of Upper Hungary and in parts even of Transylvania), but also their ancient customs, costumes and traditions.

The principle which served as a convenient war catchword was a very dangerous basis for a peace policy: yet the Entente Powers decided to adopt it *en bloc*, thus splitting up into weak fragments a unit which had been pre-ordained by God and Nature. "Hungary vehemently denied the charge of oppressing her nationalities, . . . and asked that plebiscites should be taken in the areas in question. Theoretically, the point was a perfectly sound one; for it is quite true that the makers of the Treaty appear to have identified, almost automatically, the principle of what the Magyars called "nationality-union" with that of national determinism . . . The willingness of the Magyars to put their faith to the test ought to be set to their credit; and the reply of the Allies that the main nationalities concerned had already signified their wish spontaneously, was too comprehensive to be very satisfactory. . . . But further, the Magyars argued, the dismemberment of Hungary would be disastrous for the country as a whole, and not least for the nationalities. Hungary was not merely a historic unit, but also a singularly perfect economic and geographical unit . . . The natural economic connection between highland and lowland was exceedingly close, and could not be broken except to the lasting detriment of all concerned . . . Such industry in the Burgenland and Slovakia as survived the loss of its traditional markets would be killed by the much stronger organizations of Vienna and Bohemia respectively . . . State-formations would spring into being which every expert geographer would condemn in advance, for geographical absurdities never last long. The part of Hungary left would be surrounded by such frontiers as cannot by any means be called natural, and would therefore be the causes of eternal feuds, political disturbances, and moreover of cultural and economic decadence. The process of dismemberment must be disastrous to the peoples living on both sides of the new frontier. If this argument seems weak, it must be remembered that it had been held valid in the very similar case of Bohemia and Moravia, next door to Hungary." And we might add that history has endorsed it.

"What is sauce for the goose might have been supposed to be sauce for the gander; and the same argument under which the Sudetic lands were incorporated in Czechoslovakia might certainly have been applied to exclude Slovakia and Carpatho-Ruthenia from it . . . The races were so intermingled as to make a clean cut on ethnographical lines quite impossible . . . But at Paris the point of view was taken that the regime of the new States would be less oppressive than that of the Magyars had been, particularly as those States were being required to sign treaties guaranteeing the protection of their minorities." We are surprised to read that "the Ruthenes had been exceptionally neglected by the Magyars before the War": apparently Mr. Macartney has not been informed of the pre-War efforts made by Hungary on behalf of Ruthenia or of the Commissioner for Ruthenia having been

an Englishman (Egan). "It is difficult to deny" — concludes Mr. Macartney — "that these frontiers were drawn in a manner exceedingly unfavourable to Hungary. Wherever it was to the advantage of Czechoslovakia, Roumania or Yugoslavia that the national principle should be applied rather than the economic, it was duly applied; wherever those three States found that economic or even strategic considerations outweighed national, the national principle suddenly lost its importance. ... Even writers decidedly unfavourable to Hungarian claims concede that several hundred thousands of Magyars could be restored to Hungary without placing more than insignificant numbers of other nationalities under Magyar rule ... It must in fairness be admitted that their (the Hungarians') claim on the purely Magyar areas has been considerably strengthened by the history of the past ten years ... Given the continued prevalence of contemporary ideals, the claim of Hungary to a form of revision which should bring the political line into closer conformity with the ethnographical, is a very strong one."

"I believe it to be common ground" — writes our author — "that the oppression of one nationality by another can never bear any good fruit, and that *the ideal of the future must be in co-operation between equals*. In such co-operation *the Magyars, thanks both to their central position and to their great natural talents, cannot fail to bear an honourable and signal part.*"

We cannot but be grateful to Mr. Macartney for his painstaking endeavour to present a lucid and comprehensive idea of Hungary and the Hungarians. We regret that he should have insisted on stressing the use of the name "Magyar" in contradistinction to "Hungarian"; for hundreds of thousands of "Hungarians" who are not Magyars by race are very good and loyal "Magyars" in feeling and political conviction. We thank him for his picture of the work done by the treaty-makers: he has enabled us to see clearly that Hungary was sacrificed to an ideology which may be perfectly sound in theory but has failed to stand the test of practical life. He has stressed the great qualities of the Hungarian people; and thereby he has convinced us of the importance to Europe and the world at large of that stability and consistence which has characterised the Hungarians throughout the centuries.

We must not forget, however, that the Hungary prior to 1526 — which in essentials differed but little from the other great States of Europe — was a different Hungary from that which between 1526 and the Great War was fighting a duel — at times furious, at others less strenuous — against Vienna and the ambitions of Germanising imperialists; that for 150 years she had to play a game of chess simultaneously against two powerful opponents — a game in which she never succeeded in achieving more than a stalemate; and that the post-War Hungary has in many fields set Europe an example of

liberalism and stability which shows how foolish it was for the treaty-makers of 1920 to weaken her and reduce her to a position of absolute subordination. And when we hear of the terrible misery and want prevailing in Budapest, we cannot but remember the "truck-dwellers" of the years immediately following the Great War and the distress areas of South Wales.

Bound hand and foot, Hungary has nevertheless done yeoman work in the cause of human progress and human culture; this is one of the things that loom large in a book alive with sympathy and affection for a people whose greatest crime has been to cling to traditions and ideals which may provisionally be out of vogue but must in the long run prove pillars of strength and safety to a Europe divided against herself.

May I in conclusion quote a passage from the Preface to a book on Hungary written 20 years ago ("Hungary", in "The Nations' Histories" series, T. C. & E. C. Jack, London, 1917)? "The Magyars have had a hard task in their endeavour to weld into one united nation the many and various peoples under their sway. Their neighbours have ambitions — fostered by the intrigues of unscrupulous agitators — which aim at a dismemberment of their country. It may be that the natural boundaries of that wonderful country — the Carpathians and the Danube — will cease to play the part assigned to them in Hungarian history; but the memory of the deeds wrought of old by their ancestors, of their sacrifices in the cause of culture and of the faith they profess, and of their own consistent endeavours to give Hungary her due place in the modern system of national states, can never die, and will always serve to remind them and the world of a mission unselfishly undertaken and nobly fulfilled."

*Arthur B. Yolland.*

ETIENNE NÉMETH: *Les colonies françaises de Hongrie. Etudes Françaises* p. p. l'Institut Français de l'Univ. de Szeged. Szeged, 1936; in-8, 115 + une carte.

M. Németh s'est proposé de réunir dans son ouvrage toutes les données historiques et linguistiques connues relatives aux rapports médiévaux franco-hongrois, de même qu'aux colonies lorraines établis au XVIII<sup>e</sup> siècle dans le Banat et ailleurs. Comme les travaux touchant à quelque détail de cette question sont éparpillés dans un certain nombre de monographies historiques et dans des articles de différents périodiques, une synthèse révisée et complétée sur de nouvelles recherches serait appelée à combler une véritable lacune. Malheureusement le livre de M. N. ne répond que fort imparfaitement aux exigences qu'on a le droit de formuler vis-à-vis d'une synthèse pareille et si l'on a jugé nécessaire de s'en occuper ici, c'est que certaines mises

au point s'imposent, étant donné qu'écrit en français il est susceptible d'induire en erreur le lecteur étranger pour qui la littérature scientifique d'expression hongroise n'est pas accessible.

Par la nature même du sujet, le livre de M. N. se divise en deux parties. La première est consacrée aux rapports franco-hongrois au moyen-âge. L'auteur n'ajoute rien à ce qu'on savait déjà sur ce chapitre de l'histoire hongroise, mais se contente de réunir un matériel qu'il a compulsé dans un certain nombre d'études linguistiques et historiques en langue hongroise. A l'exception du livre de Borchgrave (*Essai historique sur les colonies belges qui s'établirent en Hongrie et en Transylvanie pendant les XI<sup>e</sup>, XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles*. Bruxelles, 1871) il omet d'utiliser les sources d'expression étrangère, particulièrement les travaux de l'historiographie belge où le problème des colons wallons, relevé et discuté dès le XVII<sup>e</sup> siècle (Fisen: *Hist. eccl. Leodiensis*, 1796; Foullon: *Historia Leodiensis*, 1735, II. 6, 27, 182; *Historiae Leodiensis compendium*. 1655, 149, 174) est jusqu'à ces dernières dizaines d'années sujet à des controverses souvent débattues (cf. p. ex. Bouille: *Hist. de la ville et du pays de Liège*. 1731, II, 35; Dewez: *Hist. du pays de Liège*, 1822, I, 36, 43, 338; Hénoul: *Journ. de la Prov. de Liège*, 1847, 19 juill.; Gobert: *Les rues de Liège*, II, 31). Si cette lacune s'explique par le fait que ces sources ne sont guère accessibles en Hongrie, en revanche il est surprenant qu'en parlant des Français de l'Esztergom médiéval, l'auteur ne mentionne même pas le livre de M. Schünemann (*Die Entstehung des Städtewesens in Südosteuropa* I.) consacré en grande partie au rôle qu'ont joué les Latins dans cette ville. Il ignore également les théories de M. Drăganu (*Români în veacurile IX—XIV pe baza toponimiei și a onomasticeii*, 1933; cf. Kniezsa: *Pseudorumänen in Pannonien u. in den Nordkarpathen*, Arch. Eur. C.-Or. I, 97, II, 84; Gáldi: *Le romanisme transdanubien*, Studi i Documenti It.-ungh. Annuario 1936, 28), ce qui, d'ailleurs, est bien pardonnable.

D'autre part il est indiscutable que l'auteur assemble scrupuleusement toutes les données et toutes les opinions relatives à cette question qu'il a trouvées dans la littérature historique et linguistique hongroise. (Il lui échappe pourtant une ou deux choses, ainsi une hypothèse intéressante, bien que discutable de M<sup>lle</sup> Emma Lederer: *Századok*, LVII—LVIII, 126). Son livre peut donc servir de manuel bibliographique de la question, avec la restriction qu'on vient d'indiquer. Néanmoins on ne peut s'empêcher de le blâmer de son manque absolu de toute critique vis-à-vis de ses sources. Il assimile p. ex. (d'après Karácsonyi, MNy. XIX, 2) les *Flandrenses* des chartes avec les Wallons (p. 24), ce qui est certes inadmissible. Il se peut qu'exceptionnellement un colon français originaire du Nord soit appelé *Flandrensis* (encore n'en connaissons-nous aucun cas indiscutable), mais c'est une singulière erreur que de vouloir voir dans tous les Flamands des Français.

Aussi la commune de *Batár* (p. 24), établissement flamand, doit-elle être rayée du nombre des colonies wallonnes (cf. István Szabó: *Ugocsa megye*, 1937, 286), Il en est de même de *Forgolány*. L'hypothèse, selon laquelle le nom de personne Fulgram, nom germanique bien connu, qui a donné origine au nom de cette commune (1320: usque ad possessionem *Folgram*) ne pourrait désigner qu'un Français, est inadmissible. La théorie qui veut que les villes de *Kolozsvár* (p. 37) et de *Szatmár* (p. 44), puis les villages de *Girolt* (p. 38), de *Borbánd* (p. 47) doivent leur nom à des colons français est aussi absolument controuvée. Non seulement aucune donnée historique ne la justifie, mais des raisons phonétiques s'y opposent. Le nom de lieu *Kolozs* qu'on rencontre dès le XII<sup>e</sup> siècle sous forme de *klus* ne peut dériver du français *clos*, parce que l'*u* du vieux mot hongrois ne peut pas remonter à un *o* ouvert français. Il est impossible de tirer *Girolt* d'un *Giralt*, *Girauld* français, dont le *d'z* initial aurait donné en hongrois *gy* (*d'j*). L'étymologie de *Szatmár* (1231: *Zothmar*) n'est pas mieux fondée. Même si l'on parvenait à démontrer que le prétendu nom germanique \**Sotmar* eût réellement existé, rien ne prouverait que la personne qui l'aurait éventuellement porté fût un Français. S'il est probable que le nom de village *Borbánd* (et non *Borband*) se rattache à *Brabant* (p. 47), il n'est nullement démontré que cette localité fût habitée ni dénommée par des Wallons. Quant à l'étymologie fantaisiste dont Karácsonyi a affublé le nom de lieu *Császári* (MNy. XXI, 24), l'auteur se contente de donner les deux références qui démolissent cette hypothèse malheureuse, puis d'ajouter: „Ce que Karácsonyi a dit du village *Császári* est donc du moins contesté.”

Nous trouvons en outre que le rapport entre *Gyan* (n. de l.) et *Jean* reste à prouver, que la question de l'établissement de Wallons près d'Eger n'a pas reçu une solution satisfaisante et que toute l'esquisse historique de M. N. marque peu de progrès sur Borchgrave.

Le manque de décision de l'auteur ressort chaque fois qu'il lui arrive d'enregistrer des opinions opposées. Il est alors visiblement embarrassé d'opter. P. ex. il ne sait à qui donner raison, lorsqu'il rapporte les divergences de vue entre M. Pais (REtHongr. I, 13) et Auner (Századok L, 38) d'une part et Pleidell (*A magy. várostörténet első fejezete*, 1934) d'autre part, au sujet des Latins de Pannonie que les uns considèrent comme des Français (ce qui pris trop absolument est peut-être une généralisation un peu hâtive) tandis que le troisième s'efforce de démontrer, sans être bien convaincant, qu'ils étaient un reste de la population romanisée de cette province (cf. Kniezsa, *ou. c.*; Gáldi *ou. c.*).

La seconde partie s'occupe de la question de la colonisation lorraine en Hongrie au XVIII<sup>e</sup> siècle. Là l'auteur met bien plus largement à contribution les sources allemandes et françaises aussi et enrichit nos connaissances de quelques nouvelles données. Il réussit entre

autres à prouver incontestablement que, contrairement à ce qu'on en pensait jusqu'à présent, l'immigration isolée de Français a commencé bien avant 1750. D'une façon générale cette partie de l'ouvrage est nettement supérieure à la première.

La carte qui se trouve annexée au livre est absolument sans valeur.

Géza Bárczi.

SACERDOȚEANU, AURELIAN: *Considerații asupra istoriei Românilor în evul mediu. Dovezile continuității și drepturile Românilor asupra teritoriilor lor actuale.* București, 1936, Biblioteca Istorică 2. XIII + 311 p.

L'auteur qui s'est déjà fait connaître par une série d'études sur l'histoire médiévale des Roumains, se propose de rééditer les arguments traditionnels de la continuité des Roumains dans la Dacie Trajane. Bien qu'il n'oublie pas de promettre, comme les autres défenseurs de la thèse roumaine, des recherches objectives et absolument désintéressées („pentru a fi în cadrul unei cât mai obiective cercetări" p. 9), il ne réussit naturellement pas à masquer par cette déclaration ses tendances chauvinistes trop manifestes. Après une introduction où il commet l'erreur de mêler d'arguments nationalistes les problèmes à examiner („existența Românilor în actuala țară, prin numărul lor covârșitor, este cea mai hotărîtoare dovadă a dreptății lor" p. 6), il divise sa matière en deux parties bien distinctes. Dans la première il passe en revue l'évolution historique du problème de l'abandon de la Dacie, tandis que dans la seconde il essaie d'apporter des arguments philologiques à l'appui de la thèse roumaine.

Déjà l'historique du problème présente plus d'un point discutable. L'auteur commence par exposer avec une grande richesse de détails, mais avec fort peu d'originalité les idées des humanistes italiens concernant les origines des Roumains. Il les cite de seconde main, d'après l'étude de A. Marcu (*Riflessi di storia rumena in opere italiene dei secoli XIV et XV*: Ephemeris Dacorom. I, p. 338—386). Mais pourquoi faut-il passer sous silence les auteurs médiévaux (Roger Bacon et les autres, v. L. Tamás, *Romains, Romans et Roumains dans l'histoire de la Dacie Trajane*: Arch. Eur. C.-Or. II, p. 53, ss.) qui, encore non éblouis par les apparences trompeuses d'une coïncidence territoriale, n'avaient guère pensé à voir dans les colons de Trajan les ancêtres des Roumains? Pourquoi faut-il accuser de parti pris l'historien Szamosközi (dont le nom signifierait „Sălăgeanul, adică din Sălaj", p. 44) qui fut le premier à rompre avec la thèse humaniste de la continuité latino-roumaine en Dacie? N'est-ce que le ressentiment personnel qui peut ébranler la foi en une théorie aussi improbable? Plus loin M. S. malgré l'absence totale de preuves positives, porte une accusation



analogue contre Sulzer, le célèbre précurseur de la conception rösle-rienne, dont l'esprit critique s'était formé, selon une remarque judicieuse de L. Şăineanu (*Istoria filologiei române*, 1895, p. 33), dans l'atmosphère rationaliste du Siècle des Lumières. Malheureusement l'auteur n'essaie même pas d'élargir les cadres de sa synthèse et il ne se donne guère la peine de démêler, au prix de recherches personnelles, les fils souvent enchevêtrés de la filiation historique. Il n'ajoute rien à ce que nous savions déjà sur l'école latiniste de Transylvanie quoiqu'on n'ait pas encore suffisamment élucidé les relations de la fameuse triade avec les chroniqueurs d'outre-mont. A propos de Gibbon, il ne croit pas nécessaire de faire état des remarques de M. Tamás (*ou. c. pp. 64—65*) qui montrent d'une façon frappante les possibilités de filiation de l'idée de la continuité, de Cantémir à l'Anglais Gibbon. En ce qui concerne l'époque moderne, l'auteur insiste avec une emphase déplacée sur l'impartialité des savants roumains („putem însă constata, cu deplină mândrie, că nicio dată nu se vede o patimă sau o prezentare tendențioasă în opera acestora" p. 137), pour pouvoir s'attaquer avec une véhémence tout à fait insolite aux „pseudocercetările lui Hunfalvy" (p. 129), aux „încercările nepricepute ale Pseudo-maghiarului Trem!" (p. 169), à l'ouvrage obscur d'„un oarecare(!) Mutafčiev" (*ibid.*), etc. Tout cela contraste singulièrement avec les belles promesses d'objectivité et d'impartialité et fait preuve d'une incompréhension totale de la vie scientifique d'aujourd'hui. Il semble inutile d'entrer dans les détails de ces pages de pamphlet dont l'auteur n'hésite pas à opposer à l'étude volumineuse et très fouillée de M. Friedwagner l'autorité „scientifique" d'un Seton-Watson (p. 170).

Après ces antécédents, c'est avec la plus grande précaution qu'il faut traiter les prétendus arguments philologiques et historiques de la seconde partie. L'auteur ne sait se débarrasser du raisonnement aprioristique des défenseurs de la continuité; en comptant manifestement sur la prédisposition affective de ses lecteurs roumains, il ne présente pas la continuité comme la conclusion logique d'une argumentation serrée, mais il la prend pour chose prouvée et en fait le noyau de toutes ses considérations. Il se garde bien d'entrer dans l'analyse des problèmes complexes de la formation du peuple et de la langue roumains, ce qui ne surprend pas, puisque M. S. n'ose guère approfondir les questions de philologie balkanique (même le livre essentiel de M. Sandfeld n'est cité que dans une note trop sommaire, p. 222). Pour combler la fameuse lacune plusieurs fois séculaire, il met à contribution toutes les hypothèses traditionnelles. Il ne renonce pas à l'idée du christianisme dacien, malgré le manque de témoignages épigraphiques (ce qui est admis même par M. Iorga, *La place des Roumains dans l'histoire universelle*, I, 1935, p. 43; pour la critique des prétendus monuments chrétiens de Dacie v. Tamás, *ou. c. p. 91*). Pour le chercheur roumain, tous les *Vlachi*, *Blaci* sont des Roumains, quoi-

qu'en grec le nom *Vlah* soit attesté au sens de „berger” dès le XI<sup>e</sup> siècle (Th. Capidan, *Aromâni*, 1932, pp. 32—33). Il va sans dire que les chroniques de Nestor et du Notaire Anonyme du roi Béla sont également cités comme autant de témoignages de la présence des Roumains en Dacie. Nous ne revenons pas sur ces assertions définitivement réfutées (v. Tamás, *ou. c. Arch. Eur. C.-Or. II*, p. 350, ss.). En ce qui concerne l'appartenance ethnique des *Blaci* de Gelou, M. S. pourra profiter des remarques suggestives de M. D. Pais (*Scriptores Rerum Hung. I*, 1937, pp. 66—67). Pour les *Romani* de la Transdanubie, l'auteur se contente de répéter les opinions émises par MM. Drăganu et Pușcariu sur les „Urväter der Rumänen” (cf. L. Gáldi, *Le romanisme transdanubien: Studi e Documenti Italo-Ungheresi*, Annuario I, 1937, pp. 28—50). On retrouve naturellement toutes les tentatives connues pour démontrer quelques traces des Roumains dans les chartes royales de Hongrie, même avant le XIII<sup>e</sup> siècle. Ces essais d'interprétation, initiés jadis par M. O. Densusianu (*Hist. de la langue roum. I*, p. 316), ne prêtent presque pas de matière à la discussion. Pour le XI<sup>e</sup> siècle M. S. cite sept chartes où il croit avoir relevé des noms roumains. Il semble ignorer que les documents de 1019, 1024, 1036 et 1082 c'est à-dire quatre sur sept sont des faux (cf. Szentpétery, *Arpádkori kir. okl. hiteles jegyz. 1923*, pp. 4—9). En ce qui concerne la lettre de fondation de l'abbaye de Tihany (1055), il ne se borne pas à citer *Petra* (qui, très probablement n'est que la traduction latine de *Oroszkő*, v. Kniezsa, *Pseudorumänen in Pannonien und in den Nordkarpathen: Arch. Eur. C.-Or. II*, p. 141), mais il énumère aussi en italiques *Kukurea*, *Brokina rea*, „Mortis (?) *Vuasarakuta rea*” (sic!), *Febe rea... hodu utu rea* (p. 253), dans le seul but de suggérer l'identité — d'ailleurs purement graphique — du suffixe hongrois *rea* (aujourd'hui *-ra*, ex. *utu rea = utra*) avec l'adjectif roumain *rău*, *rea* (< latin *reus*)! On voit naturellement revenir aussi la *piscina Rotunda*, mais sans renvoi à Drăganu, le vulgarisateur de cette belle trouvaille (ce n'est que la traduction de *Kerektő*, cf. Kniezsa, *l. c.*). Dans les citations latines, l'auteur roumain ne fait pas preuve d'une „acribie” philologique. Au lieu de „*magnum fluuium Donau*” il écrit sans le moindre scrupule „*Magnanum, fluvium Donavi*” (p. 252) et une phrase comme „*dedimus... decimam equorum nostrorum in Insula quae vocatur Csepel*” (Fejér, *C. D. I*, 305) est écorchée de la manière suivante: „*dedimus... decimam nostrorum (!) in Insula...*” (p. 253). Remarquons encore que la *silva Murul* d'une charte fausse de 1024 (Fejér, *C. D. I*, 309) est devenue par je ne sais quelle métamorphose „*pescăria Murul*” (p. 253). Faut-il encore rappeler *Fenes* qui est orthographié *Tenes* (p. 195) et *Olazy* qui est considéré comme une ville de Roumains (p. 258)? Toutes ces exemples vont de pair avec les graphies telles que *Hôman* (pour *Hóman*, p. XVI), *Horlik* (pour *Holik*, p. 67), etc. En conclusion on peut donc établir que

l'étude de M. Sacerdoțeanu, malgré ses investigations assez étendues (v. pp. VII—XXX), ne fournit aucun argument nouveau en faveur de la continuité latino-roumaine de Dacie qui, en tant que thèse scientifique, n'est qu'une survivance tardive des élucubrations humanistes, mise au service d'une cause nationale.

Ladislav Gáldi.

KR. SANDFELD et HEDVIG OLSEN: *Syntaxe roumaine. I. Emploi des mots à flexion*. Paris, 1936, in-8, 374 p.

Ce beau livre des deux excellents linguistes danois vient combler une lacune très sensible des études de linguistique roumaine. Depuis longtemps on éprouvait le besoin d'une description fidèle et pénétrante de l'état actuel de la syntaxe roumaine. Personne n'était plus qualifié pour répondre à cette attente que M. Sandfeld dont l'esprit synthétique a donné naissance à la „linguistique balkanique” et Mlle Hedvig Olsen, à qui on doit plusieurs études remarquables de syntaxe roumaine.

Comme les auteurs le déclarent eux-mêmes, „le titre du présent volume demande quelques mots de justification” (Avant-propos, p. 5). Déjà les autres ouvrages de M. Sandfeld ont fait voir qu'il n'aime pas s'attarder aux problèmes épineux de systématisation et de terminologie linguistiques et que, malgré ses scrupules de théoricien, il préfère un système traditionnel, mais commode et limpide à un autre qui, quoique théoriquement mieux motivé, l'obligerait à une révision complète des faits connus et à toute une série de reclassements insolites. C'est bien le souci de clarté qui lui avait fait dire dans la préface des „Pronoms”: „Comme personne, à ma connaissance, n'a su jusqu'ici donner une définition acceptable de ce qu'il faut entendre par un pronom... j'ai cru préférable, pour des raisons pratiques, de m'en tenir à la tradition jusqu'à nouvel ordre” (*Syntaxe du français contemporain*. I, 1928, p. XII). Dans cette „Syntaxe roumaine” on retrouve la même conception: „C'est pour des raisons pratiques... que nous avons suivi la tradition en traitant ici des matières qui ne relèvent pas toutes de la syntaxe proprement dite.” Les auteurs ont donc divisé leur matière en deux volumes, dont le premier comprend la syntaxe, plus exactement la théorie de l'emploi des mots à flexion tandis que le second sera consacré à l'étude des „groupes de mots” (pourquoi ne pas dire „syntagme”?) et à la structure de la phrase.

Il serait facile de faire des objections théoriques contre ce „système” qui s'accorde aussi peu avec la conception de John Ries, de Saussure ou de Gombocz qu'avec celle de Viggo Brøndal. Toutefois il est certain que c'est un procédé prudent et utile, qui pour des raisons pratiques peut rendre d'excellents services. Personne

ne pourrait nier que les fonctions du nom, du pronom, du nom de nombre et du verbe sont décrites et analysées avec un grand souci de précision. Les „règles” générales se présentent toujours comme des conclusions logiques découlant des faits relevés, et les cas de flottement qui jouent ici un rôle de beaucoup plus important que dans les autres langues romanes, ne sont jamais serrés dans le lit de Procruste d'une formule trop rigide. Les auteurs n'imposent pas aux faits linguistiques leur conception ou les remarques d'autres grammairiens, mais au contraire ils laissent les exemples parler pour eux-mêmes. Le choix des citations est fait avec un soin extrême. On regrette pourtant l'absence presque totale des poètes et de certains écrivains classiques (C. Negruzzi). L'exposé est divisé en paragraphes concis et nettement délimités qui facilitent grandement l'utilisation de cet ouvrage désormais indispensable et qui nous permettent, à nous aussi, de grouper nos remarques dans le même ordre:

§ 28. Rem. 2. A propos de la phrase *cartea face pe omul om* on trouve l'explication suivante: „L'article est peut-être motivé ici par le souci de marquer *omul* comme sujet de *om*”. Il aurait mieux valu dire qu'on préfère la forme articulée (*omul*) pour éviter une construction régulière mais peu claire et mal sonnante: \**cartea face pe om om*. Dès que le conflit homonymique de l'objet et du complément prédicatif disparaît, on a *pe om: Pe om da, cumnate; dar femeii ce-i trebuie?*

§ 110. Pour montrer le conflit des pronoms toniques avec les pronoms atones, on cite trop peu d'exemples littéraires ce qui pourrait faire penser qu'il s'agit d'un type de syntagme populaire. Il serait utile d'ajouter quelques citations comme celle-ci: *voi ați cutezat a vâ împotrivi mie și a-mi omori atâția viteji* (Negruzzi, *Nov.*, ed. S. Pușcariu, p. 84).

§ 139. A propos de l'emploi d'un pronom personnel (ou réfléchi) datif atone à sens possessif, on cite plusieurs cas du type *ciocârlii își joacă jocul lor*, mais on voudrait avoir d'autres exemples pour l'usage normal de *își, și* en fonction possessive: *sub asprimea silită a vorbei își ascundea o slăbiciune pe care nu și-o cunoscuse* (C. Petrescu, *Apostol*, p. 173).

§ 173. Pour illustrer l'emploi d'un vocatif suivi de *al, a* ajoutez: *Iți mulțumesc, vrednice al mieu tovarăș de arme* (Negruzzi, *ou. c.* p. 85). Il y aurait lieu de remarquer que parfois cette tournure prend une valeur affective toute particulière: *O dulce al nopții mele Domn, De ce nu vîi tu? Vină* (Eminescu: *Luceafărul*).

§ 299. A côté du gallicisme *e venit* (ex.: *sunteți venit mai de curând de cât mine*”, Brătescou-Voinești) il eût été intéressant de rappeler la forme *este născut* (cf. *il est né, è nato*, etc.): *Alecu Russo este născut într'un sat bășărebean* (Loghin, *Ist. lit. rom.*<sup>4</sup>, p. 122).

§ 324. Au sujet des diverses variantes morphologiques du futur il est nécessaire d'en faire sentir aussi la valeur stylistique. On n'a qu'un exemple assez banal de Caraivan (Dar de-acum *uita-vom* toate cele și ne-om duce) qui, très certainement, ne peut nous récompenser de l'absence de quelques citations poétiques: *Adormi-vom, troieni-va* | Teiul floarea-i peste noi, Și prin somn *auzi-vom* bucium | De la stânele de oi (Eminescu: Povestea codrului); Mai *sună-vei* dulce corn | Pentru mine vre odată (id.: Peste vârfuri).

§ 326. „Le futur s'emploie comme ‚futurum in praeterito‘ dans le style indirect: *Insfârșit își împărțiră* rolurile: sublocotenentul *va veghea*... până la ora două (Rebreanu).” N'est-ce pas plutôt un exemple roumain du style indirect libre?

§ 333 et suiv. Il serait nécessaire de consacrer un paragraphe à part aux emplois assez complexes du subj. passé, et de délimiter l'usage des phrases comme celle-ci: *Nu putem... să ne dăm seama dacă a rămas sau nu dela Huni vreun cuvânt în limba română. Mai probabil e să nu fi rămas* (Giurescu, *Ist. Rom.*<sup>2</sup>, p. 191). De même il serait à étudier les cas de subjonctif de probabilité dans les phrases principales: *a fost odată un împărat și o împărăteasă, care aveau trei feciori: al mai mare să fi avut șapte anișori* (Caragiale, *Op. I.* ed. Zari-fopol, p. 117).

Il est certain que nombre de ces détails auxquels nous venons d'ajouter nos remarques, seront repris plus amplement dans la seconde partie, qui apportera — espérons-le — aussi une bibliographie raisonnée des études de syntaxe roumaine. Peut-être pourrait-on demander aux illustres auteurs de signaler, s'il y a lieu, aussi les concordances balkaniques qui mettraient les faits de syntaxe roumaine en un cadre plus large, jetant ainsi les fonds d'une syntaxe historique de la langue roumaine. Toutes ces considérations ne pourraient naturellement pas diminuer la haute valeur scientifique de ce livre classique, digne fruit de longues années de dur labeur et de méditation.

*Ladislav Gáldi.*

**SULICA SZILARD:** *A magyar irodalom és művelődés hatása a román irodalom és művelődés fejlődésére* („L'influence de la littérature et de la civilisation hongroises sur la littérature et la civilisation roumaines”). *Acta Litterarum ac Scientiarum Reg. Univ. Hung. Francisco-Iosephinae*, Tom. III. Fasc. 1. Szeged, 1937, in-8, 59 p.

Cette brève esquisse qui vient de paraître dans la série des publications de l'Université de Szeged n'est qu'un rapport préliminaire sur un ouvrage de grande envergure où l'excellent spécialiste des relations hungaro-roumaines développera avec une abondance de détails encore plus considérable ses idées concernant le rôle de l'influence hongroise

dans la formation et l'évolution de la vie littéraire roumaine de Transylvanie. Cette nouvelle synthèse qui, à en juger d'après le projet que nous avons sous les yeux, devra beaucoup à l'apport personnel de l'auteur, viendra combler une lacune très sensible de l'histoire comparée des littératures des peuples danubiens. M. Sulica promet de nous offrir dans les cadres vastes de sa synthèse aussi une sorte de relevé statistique des résultats déjà obtenus faisant voir les travaux à faire. Il est donc à espérer que son ouvrage pourra servir de guide sûr et précieux aux recherches ultérieures.

Au début de son ouvrage M. Sulica constate que parmi les peuples avoisinants, seuls les Hongrois et les Polonais étaient à même de transmettre aux Roumains les grands courants intellectuels de l'Occident (p. 3). Il n'en reste pas moins que, si l'on considère l'ensemble des régions habitées par des Roumains, on ne peut négliger la contribution des Russes et des Grecs, ces précurseurs de l'influence française, au processus d'européanisation des Voïvodats roumains (cf. F. Brunot, *Histoire de la langue française*, t. VIII, 1934—5, pp. 3—8). Inutile de rappeler que les premières adaptations de *Métastase* sont venues également par le canal du grec et qu'on ne pourrait guère dénier l'importance de l'apport russe dans l'oeuvre d'un Costache Negruzzi. Et peut-on passer sous silence les contacts serbo-roumains qui ne manquèrent pas d'influencer l'évolution de la pensée nationale roumaine et qui créèrent une atmosphère favorable pour les fables de Dimitrie Țichindeal, inspirées de Dositei Obradović ?

Nous avons l'impression que l'auteur a parfois trop restreint le champ de ses investigations et qu'il n'a pas tenu compte de tous les facteurs qui avaient fait sentir leur effet à un moment donné, parallèlement et simultanément. Par rapport au XVIII<sup>e</sup> siècle il a parfaitement raison de faire ressortir l'importance de l'union avec l'Église catholique et des réformes de Marie-Thérèse pour la vie intellectuelle des Roumains de Transylvanie, mais il oublie de signaler qu'à cette époque qu'on aime considérer comme une „période de décadence” des plus sombres, il y a au-delà des montagnes sinon un renouveau proprement dit, mais au moins une activité littéraire plus féconde, et que dans la première moitié du siècle on y fait paraître plus de livres roumains que pendant les deux siècles précédents. Il est certain que cet affermissement de l'industrie typographique ne resta pas sans conséquence pour la Transylvanie non plus, car autrement comment pourrait-on comprendre qu'un terme d'imprimerie, comme *diortositor* ‚correcteur’ puisse franchir, malgré son caractère nettement fanariote, la ligne des Carpathes pour figurer sur le frontispice d'un grand nombre de livres édités à Balázsfalva-Blaj et ailleurs, et pour entrer enfin aussi dans le dictionnaire trilingue (1822—3) de Ioan Bobb, cette fameuse figure du mouvement uniaste et un des déposants du „Supplex

Libellus" de 1791? Et toujours à propos du XVIII<sup>e</sup> siècle ne serait-il pas lieu de consacrer plus d'attention au rayonnement de la culture hongroise de la Transylvanie dans les provinces d'outre-mont, de parler des projets de Saül, cet excellent homme d'état moldave (cf. Carra, *Histoire de la Moldavie et de la Valachie*, 1781, p. 189), qui voulait faire écrire l'histoire de son pays par des Jésuites hongrois (v. A. Bitay, *Világirodalmi Lexikon*, p. 1465), et de signaler les rapports de Gheorghe Lazăr avec les Piaristes de Kolozsvár-Cluj? De même, à propos du XIX<sup>e</sup>, rien ne serait plus intéressant que de montrer au public hongrois l'état d'âme de cette Moldavie où G. Asachi recrute pour ses écoles des professeurs transylvains ayant fait leurs études à l'Université de Pest, où l'on salue avec enthousiasme les réformes de Széchenyi (cf. A. Bitay, *Erd. Irod. Szemle*, 1927, pp. 84—97) et où les meilleurs poètes de l'époque se disputent l'honneur de chanter l'éloge de François Liszt (v. Oct. Beu, *Liszt în România: Convorbiri Lit.* 1930, nov. et L. Gáldi, *Liszt Ferenc Romániában: Vasárnap*, 1935, pp. 304—5).

Au point de vue de la littérature comparée, la partie la plus amplement développée est celle qui concerne le XIX<sup>e</sup> siècle. L'auteur a raison de souligner l'influence du néohumanisme hongrois sur les écrivains roumains, mais il eût été préférable de ne pas traiter ensemble trois poètes aussi différents que Budai—Deleanu, Eminescu et Coșbuc (les motifs de ce groupement sont d'ailleurs fort peu convaincants, v. p. 46). Dans le même chapitre il y a une phrase susceptible de donner place à une équivoque: „L'hymne roumain est dû aussi à un poète transylvain (André Muresanu)" p. 47. Sans doute M. Sulica fait allusion au fameux „Deșteaptă-te Române..." qui est en effet un chant national mais non pas l'hymne roumain dont l'auteur est, comme on sait, Vasile Alexandri.

Pour terminer nous nous voyons obligés d'attirer l'attention sur une question de détail qui n'est nullement négligeable. Il est curieux de voir, avec quelle inexplicable ténacité l'auteur, qui est d'ailleurs très objectif et qui dispose d'une orientation digne de tout éloge, cherche à passer sous silence les travaux de philologie roumaine des spécialistes hongrois de nos jours. A propos des mots d'origine hongroise du roumain, il ne cite que les travaux plus ou moins périmés de Cihac et d'Alexics, sans faire état des recherches y relatives de M. Tamás—Tremel (Ung. Jahrb. VIII—IX; Magyar Nyelv XXIX) qui font voir, avec une préparation philologique incomparablement supérieure aux études précédentes, non seulement l'intérêt linguistique, mais aussi l'importance culturelle du rayonnement de la langue hongroise. M. Sulica déplore souvent l'état actuel des études roumaines en Hongrie, mais il oublie de mentionner à côté de ses „découvertes" propres à „révolutionner" l'histoire littéraire („sikerült bebizonyítanom azt az általam felállított eredeti megállapítást, ezen a téren szinte

revolucionáris — sic! — jellegű, új szintézist, hogy a magyar könyv... hatása — ...kimutatható a XV. sz. végétől a mai napig", p. 57), l'activité des collaborateurs de la revue „Archivum Europae Centro-Orientalis”.

Néanmoins nous sommes convaincus que l'ouvrage promis, muni sans doute d'une bibliographie raisonnée des travaux concernant les rapports hungaro-roumains, apportera des correctifs à cet égard aussi et qu'il pourra servir de point de départ à une synthèse non moins indispensable: ce serait d'écrire, sur le modèle de l'excellent ouvrage de M. Béla Pukánszky sur la littérature allemande de Hongrie, l'histoire de la littérature et de la civilisation des Roumains de Transylvanie. Il n'est guère douteux qu'une telle étude synthétique fera encore mieux voir les interférences des divers courants d'idées dans les cadres naturels de cette unité géographique nettement délimitée.<sup>1</sup>

Ladislav Gáldi.

YRJÖ WICHMANN'S *Wörterbuch des ungarischen Moldauer Nordcsángó- und des Hétfaluer Csángódialektes nebst grammatikalischen Aufzeichnungen und Texten aus dem Nordcsángódialekt*. Herausgegeben von BALINT CSÜRY und ARTTURI KANNISTO. Lexica Societatis Finno-ugricae IV. Helsinki, 1936, 8<sup>o</sup>, XIV + 218 S.

Das hübsch ausgestattete Wörterbuch enthält die vom hervorragenden finnischen Sprachwissenschaftler Y. Wichmann gesammelten Materialien, die in den Jahren 1906—07 auf seiner Studienreise nach dem Moldaukreis Roman zur Aufzeichnung gelangten. Zwei Gelehrte haben sich ans Werk gesetzt um den wertvollen Nachlaß der wissenschaftlichen Forschung in seinem vollen Umfange zugänglich zu machen: B. Csüry, der rührige Spezialkenner der ungarischen Volkssprache und A. Kannisto, der auf dem finnisch-ugrischen Sprachgebiet so erfolgreich wirkende Präsident der Finnisch-ugrischen Gesellschaft. Obwohl das zur Veröffentlichung herangezogene Material teilweise in einigen lautgeschichtlichen Studien Wichmanns bereits ausgebeutet und somit schon früher bekannt wurde, muß das Wörterbuch nichtsdestoweniger als höchst willkommenes Quellenwerk begrüßt

<sup>1</sup> La Rédaction se permet de renvoyer ici à l'étude de M. Ladislav Gáldi: *A román irodalomtörténet tájrajzi problémái*: Apolló, I—1935, pp. 339—384, cf. encore *Az erdélyi román irodalmiság történetéért*, ib. 1936, pp. 277—79) qui, même à l'avis de la critique roumaine compétente (v. la revue Făt-Frumos, 1936, pp. 37—39) offre une synthèse objective de l'aspect intellectuel des diverses régions roumaines à travers l'histoire. Pour le premier drame roumain, resté en manuscrit, qui était destiné à l'école roumaine de Balázsfalva-Blaj, v. L. Göbl: *A legrégibb román iskolai dráma*: Debreceni Szemle, 1934, pp. 204—8.



werden, besonders wenn man an die großen Schwierigkeiten denkt, die der ungarische Mundartforscher auf rumänischem Staatsgebiet zu bekämpfen hat. B. Csűry arbeitet übrigens auch an einem ähnlich angelegten Wörterbuch der südlichen Csángós, das nach seiner Erscheinung ermöglichen wird das Verhältnis des von szeklerischen Einflüssen wenig berührten nördlichen und des mit dem Szeklertum enger zusammenhängenden südlichen Dialektes vielfach klarzulegen.<sup>1</sup>

Der mitgeteilte Wortschatz ist ziemlich reich, er geht allerdings sowohl bezüglich seines Umfanges wie auch an der Genauigkeit der phonetischen Transkription weit über die bisherigen mehr oder weniger gelegentlichen Sammlungen hinaus. Die Erläuterung der Wörter, der Beispielsätze (die man oft gern zahlreicher vertreten sehen würde), und der Texte (179 Sprichwörter, 5 Rätsel, 36 Stücke aus der Volksdichtung, ein von dem Szabófalvaer A. Robu verfaßter Originalbrief) wird im allgemeinen in deutscher Sprache vorgenommen, wobei auch das Ungarische sehr häufig herangezogen wird. Außer den Appellativen begegnen wir zahlreichen PN und ON ferner Bemerkungen über Volksbräuche. Die grammatikalischen Aufzeichnungen bieten eine sorgfältig zusammengestellte Paradigmenliste der Deklination und der Konjugation.

Die Wichtigkeit des von Wichmann zusammengetragenen Materials für die ungarische Sprachwissenschaft ist schon deshalb sehr groß, weil das Gebiet der nördlichen Csángós eine seit Jahrhunderten von den übrigen Ungarn getrennte Sprachinsel bildet, wo sich demzufolge manches Altertümliche bewahren konnte. Der Mangel methodisch angelegter Dialektwörterbücher, die den Wortschatz der einzelnen Mundarten monographisch darstellen würden,<sup>2</sup> läßt den großen Wert des

<sup>1</sup> Vgl. darüber Csűrys Referat *Wichmann György északi-csángó hagyatéka*: Magyar Nyelv XXXII (1936), 286. Der Text dieses Referates bildet von einigen Abweichungen abgesehen auch das zum Wörterbuch geschriebene Vorwort. Letzteres enthält z. B. nähere Angaben über die Nationalitäts-, Sprach- und Religionsverhältnisse von 42 Moldaudörfern. Eine Auswahl von in Bogdánfalva (südlich von Bacău, ung Bákó) gesammelten Pflanzennamen hat Csűry bereits veröffentlicht, vgl. Magyar Nyelv XXIX (1933), 249—51, 316—21. Von seinen wichtigeren Beiträgen zur Kunde der moldauischen Mundarten erwähnen wir noch *A moldvai csángó igealakok* („Die Verbalformen der Moldauer Csángós“): *ib.* XXVIII (1932), 20—30, 148—54; *Régi magyar levelek Moldvából* („Alte ungarische Briefe aus der Moldau“): *ib.* XXVII (1931), 74—76; *A csángó miatyánk* („Das Vaterunser der Csángós“): *ib.* XXVI (1930), 170—02, usw. Phonologische Probleme der Moldau-Csángós berührt Gy. Laticzius in seiner *Einleitung in die Phonologie* (in ung. Sprache, A Magyar Nyelvtudományi Társaság Kiadványai 33 sz. Budapest, 1932), vgl. dazu die Besprechung von Alan S. C. Ross: *Leeds Studies in English and Kindred Languages*, N<sup>o</sup> 5 (1936), 96—103.

<sup>2</sup> In diesem Zusammenhang muß das unlängst erschienene Wörterbuch der Szamoshát-Gegend (Kom. Szatmár) lobend hervorgehoben werden, das

von uns besprochenen Werkes noch deutlicher erkennen. Es ist anzunehmen, daß unsere auf die Nordcsángómundart bezüglichen Kenntnisse noch an manchen Punkten ergänzt werden, wenn das von G. Lükö vorzugsweise in dem noch immer ganz ungarischen Iugani (ung. Jugán, vorher Kozmafalva) gesammelte Sprachmaterial gedruckt wird.<sup>3</sup>

Die in rumänischer Umgebung lebenden Csángós gebrauchen viele Lehnwörter moldauischen Ursprungs. Letztere werden im Wörterbuch gewöhnlich zu den betreffenden Csángówörtern zum Vergleich hinzugefügt. Die Anordnung der Wortzettel des Nachlasses scheint sogar darauf hinzuweisen, daß Wichmann die Absicht hatte, die rumänischen Elemente getrennt zu behandeln (Vorwort, S. XIII). Diesem Umstand ist es vor allem zuzuschreiben, daß wir in diesem Zusammenhang manche Ergänzungen und Berichtigungen machen könnten. Das Zeitwort *bokonyil*<sup>4</sup> ‚prügeln, durchpauken‘ geht z. B. offenbar auf rum. dial. *bocăni* ‚battere, frapper‘ zurück (vgl. darüber Dicț. Acad. Rom.); *botoló* ‚Waschbleuel‘ stammt aus rum. *bătălău* ‚batoio, palette‘; *herjápka* ‚Egge (die Stacheln od. Zähne von Eisen)‘, die Bedeutung dieses Wortes scheint angesichts von rum. *hreapcă* ‚(faux à) ramassette‘, womit das Wort sehr wahrscheinlich zusammenhängt, etwas ungenau zu sein; *kóda* ‚Streifen, Band auf dem Festkopfsputz der Mädchen‘ wird irrtümlich mit *cordea* ‚Streifen, Band‘ verglichen, es handelt sich vielmehr um rum. *coadă* (vgl. *coadele fetelor*); *kumpana* ‚unglückliches Ereignis‘ ist rum. *cumpănă*, das nicht nur ‚Brunnenschwengel‘, sondern auch ‚Gefahr‘ bedeutet; *kurkál* ‚verwickeln, verwirren‘ entspricht einem rum. *încurcă* (vgl. auch *proszkál* < *improșcă*, *serkál* < *incercă*; zum eventuellen Fehlen des *în-* s. I. Jordan, *Compuse romînești cu în-*: Buletinul Institutului de Fil. Rom. Iași, vol. III—1936, S. 57 ff.); *szárika* ‚Hosenbein‘ hängt offenbar mit *sarică* ‚Zottenmantel‘ zusammen; ob *szulimán* wirklich ‚eine Arznei‘ bedeutet, läßt sich durch rum. *suliman* ‚Schminke‘ (*a se sulimăni* ‚sich schminken‘) nicht verwarscheinlichen; *sinyil* ‚Rätsel raten‘ kommt von rum. *cimili* ‚poser une devinette, deviner‘, oder besser gesagt von der mundartlichen Variante *ciñili*; *stira* ‚unfruchtbar‘ ist rum. *știră*, etc.

In den Texten finden wir einige Wörter, die im lexikalischen Teile

---

von Csűry verfaßt wurde: *Szamosháti Szótár* I—II. Budapest, 1935—36. Die zahlreich angebrachten wörterklärenden Abbildungen steigern die Brauchbarkeit des Wörterbuchs in hohem Maße.

<sup>3</sup> Vgl. Lükö Gábor, *A moldvai csángók. I. A csángók kapcsolatai az erdélyi magyarsággal* („Die Moldau-Csángós. I. Die Beziehungen der Csángós zu dem Siebenbürger Ungartum“). Néprajzi Füzetek 3. Budapest, 1936, S. 44.

<sup>4</sup> Wichmann hat die Bezeichnung der Laute auf Grund der Transkription der Finnisch-ugrischen Forschungen vorgenommen. Wir sind diesmal leider nicht in der Lage dieselbe Transkription anzuwenden und schreiben die angeführten Wörter nach dem geläufigen ungarischen Alphabet.

nicht verzeichnet wurden: *perikulósz* ‚gefährlich‘ < *periculos* ‚id.‘ (18), *ke* ‚daß‘ < *că* ‚id.‘ (62, 160), *szekurje* ‚Axt, Beil‘ < *secure* ‚id.‘ (77), *prág* ‚Schwelle‘ < *prag* ‚id.‘ (144). Bemerken wir noch, daß z. B. das Sprichwort ‚düssz fejár pénzet fekete napaknak‘ (Samme weißes Geld für schwarze Tage) die Übersetzung von rum. ‚a stringe părăluțe albe pentru zile negre‘ (vgl. auch *bani albi de zile negre*) ist.

L. Tamás.



OSZK

Országos Széchényi Könyvtár